Véronique Tadjo, *En compagnie des hommes*

Nataša Raschi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/20387>

DOI : 10.4000/studifrancesi.20387

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 399-401

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Nataša Raschi, « Véronique Tadjo, *En compagnie des hommes* », *Studi Francesi* [En ligne], 188 (LXIII | II) | 2019, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/20387> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.20387>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Véronique Tadjo, *En compagnie des hommes*

Nataša Raschi

RÉFÉRENCE

Véronique Tadjo, *En compagnie des hommes*, Paris, Don Quichotte éditions, 2017, 169 pp.

- 1 Avec *En compagnie des hommes*, Véronique Tadjo met au centre de ses préoccupations la crise du virus Ebola, terrible contagion aux effets ravageurs et souvent mortels qui se transmet par le toucher. Il a agressé une partie de l'ex AOF (Guinée, Libéria, Sierra Leone) de 2014 à 2016 et demeure une menace latente pour l'avenir de l'humanité. *En compagnie des hommes* s'ouvre de la manière la plus dramatique qui soit: un père éloigne sa propre fille en lui ordonnant de partir en ville chez sa tante et de ne jamais plus rentrer à la maison. L'épidémie a déjà explosé, c'est la panique pour les hommes. L'amplification est obtenue par la voix de Baobab, «arbre premier, arbre éternel, arbre symbole. Ma cime touche le ciel et offre une ombre rafraîchissante au monde. Je cherche la lumière douce, porteuse de vie. Afin qu'elle éclaire l'humanité, illumine la pénombre et apaise l'angoisse» (p. 23). C'est bien le griot, cet arbre aux racines qui plongent au cœur du monde, l'arbre des veillées de la tradition orale, l'arbre tutélaire de la vie de la communauté dont il est le symbole le plus puissant incarnant la sagesse et l'autorité: «On ne décime pas la forêt sans faire couler du sang. Les hommes d'aujourd'hui se croient tout permis. Ils se pensent les maîtres, les architectes de la nature. Ils s'estiment seuls habitants légitimes de la planète alors que des millions d'autres espèces la peuplent depuis des millénaires. Aveugles aux souffrances qu'ils infligent, ils sont muets devant leur propre indifférence. Impossible d'arrêter leur voracité. Ils dévorent encore davantage même quand ils ont déjà tout. Et, lorsqu'ils sont repus, ils se tournent vers d'autres envies: denrées, argent, pacotilles. Ils gaspillent. Entre eux, ils s'arrachent les ressources naturelles. Ils creusent dans le ventre de la terre. Ils plongent dans les océans. Ils iront jusqu'au bout (p. 22)».

- 2 De tels propos donnent le rythme pour que tous les acteurs impliqués dans la tragédie d'Ebola puissent s'exprimer. Chacun a une section, un moment à lui ou à elle, comme dans une pièce de théâtre où le héros, se détachant de la masse informe, peut profiter de son *a parte* pour miser sur un aspect qui lui tient à cœur. À tour de rôle, neuf personnages prennent la parole pour décrire leur expérience personnelle du virus. Anonymes comme dans la tradition des légendes orales, certains semblent familiers. C'est ainsi que défilent sous nos yeux le médecin qui soigne les malades en prenant des risques ab-normes sans cacher sa fatigue ni la chaleur accablante et le chercheur qui a détecté le virus, l'infirmière aux petits gestes d'amour et la mère qui veut mourir dans son lit, le creuseur de tombes et le pulvérisateur des corps et des choses, les survivants et les orphelins, le préfet et le volontaire d'une ONG.

- 3 Une parole dense, toujours calme et puissante qui n'a pas de réponse, mais qui suggère un retour trop nécessaire à des spécificités éminemment humanistes: d'abord la poésie, seule capable d'offrir «un peu de consolation face à la puissance absolue de la mort» (p. 121), ensuite l'amour pour la connaissance, qui «est sans frontières, [...] n'a pas d'odeur, [...] est sans parfum» (p. 131). Véronique Tadjó remet ainsi l'homme au centre puisque, comme le dit le chercheur: «j'ai compris une chose: la raison scientifique ne peut répondre à tous les besoins humains. Dans le combat contre Ebola, les hommes restent les plus importants» (p. 134). Encore, la voix d'Ebola expliquant ses capacités virales et se soulevant contre la race humaine pour l'avoir laissé sortir de la forêt et la réponse de la chauve-souris qui nie sa responsabilité dans la propagation de la maladie et affirme son hybridité mi-mammifère, mi-oiseau puisqu'elle est née de l'histoire d'amour d'une colombe et d'un renard. Autant de points de vue différents qui nous donnent la perspective complète d'une épidémie ravageuse qui a fait 28 646 infectés et 11 323 morts et à travers laquelle l'auteur nous stimule à une réflexion plus profonde sur notre vision du respect parce que c'est de cela qu'il s'agit au fond, de respect pour les êtres et les choses, d'écologie au sens le plus ample du terme.

- 4 Le dernier mot est pour Baobab, l'arbre à paroles qui écoute les voix de ses contemporains et se souvient des confidences des aînés, surtout des discussions sur des questions de justice et de survie sous ses branches. Il insiste pour que «les hommes (signent) un pacte de bonne entente avec la nature. Nous devons vivre ensemble et préserver le bien-être de la planète» (p. 163) exprimant ainsi l'espoir que toutes ces leçons pourront servir à prévenir un autre désastre ravageur. C'est l'accomplissement final et l'annulation des distances parce que «le destin des hommes rejoindra» celui de la nature (p. 167).

- 5 Comment définir cette œuvre réaliste, picturale et poétique à la fois? Présentée comme un roman, elle offre bien des caractéristiques, diverses et complémentaires. Elle a l'allure cyclique du conte de l'oralité s'ouvrant et se refermant sur la voix du Baobab, l'arbre à paroles de la tradition qui donne le rythme à toutes les voix de ceux et celles qui sont impliqués dans le virus et qui en assure l'équilibre rien que par sa présence silencieuse à leurs côtés. Des voix qui ont toutes une fonction centripète et qui passent la tragédie au crible de la critique. L'intertextualité mêle ici des faits, des chansons, des légendes, des poèmes, des témoignages, des éléments qui interrogent tous le passé d'Ebola, pour faire s'exprimer ce désastre humanitaire qui, comme tous les désastres d'ailleurs, n'est là que pour interpeller directement chacun d'entre nous; c'est pourquoi pas un détail n'est épargné à notre conscience trop vite apaisée.

- 6 Une voix, celle de Véronique Tadjó, éminemment africaine qui récupère, pour les exalter, les traits fondateurs de la culture des ancêtres, des veillées, de la tradition orale et animiste où résonne la magie poétique des *Souffles* de Birago Diop («Ceux qui sont morts ne sont jamais partis:|Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire|Et dans l'ombre qui s'épaissit. | Les Morts ne sont pas sous la Terre: Ils sont dans l'Arbre qui frémit, | Ils sont dans le Bois qui gémit, | Ils sont dans l'Eau qui coule, |Ils sont dans l'Eau qui dort, | Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule: | Les Morts ne sont pas Morts», (Birago Diop, *Souffles*, dans *Leurres et lueurs*, Paris, Présence Africaine, 1960).
- 7 Malgré l'absence de marqueurs typographiques, le discours à la première personne des intervenants se fond dans les textes descriptifs, narratifs et poétiques à tel point que, dans ce jeu d'amplification, nous en saisissons l'effet multiplicateur. Cette œuvre polyphonique témoigne de l'urgence, du désespoir, de l'engagement, du dévouement et de la solidarité engendrés par Ebola et nous fait parfois trembler pour des sensations très physiques, comme ce toucher qui constitue le fil rouge, de l'envie d'embrasser le baobab, aux étreintes interdites de peur de la contagion.
- 8 *En compagnie des hommes* élabore un récit écologique de longue haleine puisque nombre de pistes sont tracées par ce travail suspendu entre l'Histoire et la recherche d'une identité avec laquelle l'Afrique doit nécessairement se confronter, entre les récits de l'oralité et les problèmes concrets de la vie au quotidien. Nous nous trouvons face à une écriture visionnaire qui n'épargne rien à notre estomac, qui interpelle chacun d'entre nous pour qu'il trouve un sens là où apparemment il n'y en a plus. La puissance de Véronique Tadjó est qu'elle en parle avec une connaissance profondément intériorisée et qu'elle le fait avec poésie, avec force et souplesse à la fois, trouvant dans une écriture très fine le seul moyen de tenter la conciliation des contraires nécessaire à la conquête de la pleine harmonie. En effet, ce livre parle de mort et de la mort la plus atroce, mais avec un amour immense pour la vie. Comme le dit le chercheur: «moi, qui suis sur le terrain, si j'avais une remarque à faire, je m'adresserais à la communauté internationale. Je lui dirais que la peur peut provoquer des réactions fortes qui vont débloquent des ressources importantes et calmer l'opinion publique. Mais les résultats ne seront pas forcément les meilleurs à long terme. La vraie solidarité, c'est celle qui se conçoit pour durer» (p. 106), puisque depuis toujours nous sommes une «compagnie» d'êtres intimement liés les uns aux autres qui doivent redécouvrir leur nature cosmique et responsable.